

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE. — *Portrait* : M Arthur Coquard. — Délices et tortures de la musique (CAMILLE MAUCLAIR). — *Armide* à l'Opéra (VICTOR DEBAY). — Les Grands Concerts (JEAN D'UDINE, PAUL LOCARD). — La Quinzaine musicale : Concerts Cortot, Société Nationale. — Concerts Jacques Thibaud, Concerts Ricardo Vinès. — Concerts divers : Sonatières et les alentours (D'JINN). — Notes de passage (XXX). — Lettre de Munich à Lucie (P. DE STÖCKLIN). — *Le mouvement musical en province et à l'étranger* : Correspondances de : Angers, Nancy, Nice, Rouen, Leipzig. — Concerts annoncés. — Echos et nouvelles. — Bibliographie. — Nouveautés musicales.



Délices et Tortures de la Musique

A ALFRED MORTIER.

L'intensité des passions de l'âme les élève parfois à une sorte d'insensibilité sereine, à un équilibre dans l'altitude qui ne laisse plus de sens aux termes de joie et de douleur. La saveur de l'absolu pénètre les sens et ne se définit plus dans la raison. L'état d'extase est une sorte de neutralité. La joie et la douleur sont comme les sexes des passions de l'âme : l'extase les abolit dans la spiritualisation. L'instant où l'on a rencontré une aimée pour la première fois, celui où on l'a possédée, celui où l'on lui a dit adieu pour toujours, sont, dans une existence d'amour, trois instants de plénitude entre lesquels l'âme vibrante ne saurait décider si l'un fit du mal, les autres du bien, sinon plus tard, par comparaison au reste de l'existence. Sur le moment ces instants excluaient toute définition de joie ou de peine. C'étaient des soulèvements, des paroxysmes, des cîmes où l'âme oubliait de regarder sous elle les versants de la douleur ou de la joie.

La musique en cela ressemble tellement à l'amour qu'elle est l'amour lui-même, tout entier. Et auprès de sa puissance c'est notre amour qui, avec ses pauvres moyens, ressemble faiblement à la musique. Celle-ci détient, à l'ombre redoutable d'ailes gigantesques et closes, des souffrances et des ivresses que jamais la vie ne contiendra. La musique est le rythme, c'est-à-dire toute la métaphysique. Elle me hante. Ses joies me font peur : elles ressemblent aux élans de la volupté et se concluent aussi par le frôlement de la mort. C'est une dépersonnalisation inouïe, instantanée, totale, délicieuse et terrible, que j'affronte lorsque la symphonie entr'ouvre son gouffre devant mon corps penché au balcon d'un théâtre. Je ne résiste pas au vertige de cette colonne de fumée magique, je la hume avec l'ivresse passive d'un initié. Je vois s'élever, de tous ces instruments brillants qui m'hallucinent, la forme redoutable du Rêve lui-même, et je me sens l'humilité du pécheur arabe regardant l'éfrîr s'élever du vase qu'il retira de ses filets. J'étais venu comme lui mendier à l'océan sonore un peu de ma pauvre nour-

riture, et voici que le sceau a été brisé, que j'ai happé d'un croc imprudent l'urne infernale enfouie dans la vase par le décret éternel ; et l'infini avec son visage épouvantable se déploie en tourbillon, et sa voix me parle et son souffle me frôle, et je l'entends qui me dit : « Tu m'as appelé. Que me veux-tu ? »

Tantôt c'est un génie irrité, qui se rit de ma crainte, et s'écrie : « Pêcheur stupide, tu m'as délivré : esclave, insensé, je ferai de toi ce que je voudrai ». Et je suis là, roulé dans le flot tumultueux de l'orchestre, ayant oublié les présences, mon nom même, crispé, les mains glacées, la vue trouble, la sueur froide au front, à la merci du rythme. Et tantôt le génie soupire câlinement et susurre : « Me voici. Je suis l'esclave de l'anneau. Tu as frotté l'anneau sans le savoir, tu es mon maître pour tout ce que commande l'anneau. Que désires-tu ? » Et alors je suis roi, je dérive dans des visions fabuleuses, j'erre dans des jardins de pierreries, et je vis dans l'orchestre les songes infomulables de l'amour.

Me remettre délibérément, du fait d'entrer au concert, entre les mains invisibles de telles puissances, alors que j'en sais la certaine influence, foudroyante, sur mes nerfs qui ne lutteront pas, c'est une chose que je n'ai jamais faite sans angoisse et délire, me hâtant de gagner ma place, choqué de la présence d'une foule, évitant même mes amis, me dérobant comme un fumeur d'opium ou un mangeur de haschich qui va vers la clandestine ivresse, ou comme l'amant allant retrouver son aimée en secret. Les hommes m'importunent. Je sais bien ce que je vais chercher : le délire de l'infini, dans l'oubli dangereux de mon existence quotidienne, de mon rôle social. J'entre là dans un lieu pur et impur, selon ce que sera mon âme de ce jour : un temple, une alcôve, un club de haschichins, un palais du démon Gin, selon les pensées que j'apporterai au repli de mon âme comme des fleurs, des couteaux, des poissons ou des manuscrits de poèmes. Je viens chercher une sorte de suicide qui est la dépossession de moi-même, suicide qui est aussi, par un mystère impénétrable, l'exaltation de mon être ordinaire jusqu'à devenir l'image idéale qu'il se rêve. Je viens chercher les contrastes, le triomphe et la défaite, la maîtrise et l'abandon de moi-même, le spasme de la mort et celui de l'amour, je viens me fuir tel que je suis et me retrouver tel que je me veux.

J'ai tellement peur qu'on ne comprenne pas avec quelle violence j'aime la musique que je ne devrais pas l'écrire. Mais il faut que je l'écrive, il faut que je donne cette raison farouche de ma passion à la fois saine et malsaine, heureuse pour l'âme, redoutable au corps. Je viens m'oublier, m'augmenter jusqu'à briser mes limites, tantôt avec la joie animale et exquise d'entrer nu dans la mer sur une plage, seul avec le soleil, tantôt avec la terreur de ces soirs de maladie où l'ombre des rideaux s'avancait vers moi, définitive. Je me laisse aller et me retiens. Le grand flot orchestral déroule ses volutes. Je m'y avance en hésitant, comme le baigneur qui, avec un frisson de plaisir, tâte la frigidité de la première lame : irai-je plus loin ? Oui : le corps tout entier s'élance, je cède, cela m'entraîne, et me voilà flottant en pleine symphonie. C'est, encore, la sensation du premier baiser, de la caresse première, feignant de se vouloir indifférente et légère : et tout à coup l'étreinte vibre, la tête se perd et la fête de chair, impérieuse, commande l'abandon tout entier...

Mon esprit, mon goût, jouissent de l'œuvre des maîtres, de l'esthétique qu'elle révèle. Mais c'est là un monde distinct. La qualité du son, en soi, ravit la créature où j'habite, l'affole et la rassérène, et je la savoure avec une sensualité infinie, telle que des artistes me la reprocheraient comme une impudeur, une offense à la grave pureté de l'art. Je mêle à cet amour spirituel de la musique, que j'ai comme eux, une fiévreuse ivresse nerveuse qui se nourrit de la sonorité comme d'un alcool. Leur culte de l'art me blâmerait de cette débauche : je n'ose guère l'avouer, sinon aux êtres en

qui j'ai pleine confiance. Et pourtant je la devine chez les vrais musiciens, et c'est même la prescience de ce vertige en eux qui m'aide à les discerner, à les reconnaître, à les distinguer de ceux dont l'habileté technique pourrait abuser mon goût insuffisamment renseigné. Ceux-là seuls pour moi sont des musiciens, et non des gens de talent se servant de la musique, en qui je devine cette sensualité étrange et puissante. Je les reconnais en silence, à certains signes, comme les fumeurs d'opium entre eux, ou les vrais compréhensifs des sciences de l'amour physique. La beauté des formes, l'affection, ne commandent pas nécessairement l'amour. L'attrait magnétique des chairs, l'entente subtile des centres nerveux, se manifestent souvent entre deux êtres qui ne s'estiment ni ne s'aiment et ne se trouvent pas beaux. Ainsi le respect des grands symphonistes, l'admiration de leur vie, de leur art, de leur style, restent pour moi distincts de ce terrible amour de la sonorité elle-même. J'admire les prêtres, mais je désire la déesse. N'existeraient-ils plus, que je chercherais encore sa carresse latente, éparsée dans l'univers, son vertige immanent qui m'enivre.

Je ne sais donc pas si c'est joie ou douleur, suicide ou accroissement de vie, déperdition ou plénitude, que la musique m'apporte, ni si l'usure de mon être n'en est point du même coup la réalisation plus grande, si je perds en donnant, si je ne perdrais pas plus en me réservant. Je sais que la musique m'est une passion, et je ne puis ni ne veux savoir, ni pour elle ni pour l'amour, si c'est la passion qui est mauvaise, ou si c'est le refus d'y céder. Le spasme contient son bien et son mal : il épuise, mais il projette, il propage l'être loin de son centre qu'il affaiblit. L'homme qui crée se diminue, mais sa force soustraite se reporte au bas d'une mystérieuse addition : elle devient une œuvre ou un enfant, c'est-à-dire lui-même transporté hors de lui-même. Il est très possible que la volupté musicale ne soit, comme l'autre, que la forme attrayante de la souffrance, et que toute vibration éperdue soit une douleur. Le mot n'a plus de sens pour moi.

Telles sont les délices de la musique, que j'y admire l'expression de mon avenir. Mais la sensation du présent est atroce, lorsqu'au sortir d'un bain de sonorités chaudes, toutes moites de lumière, la cohue m'opprime, bruyante et noire, et la rue sous la pluie me ressaisit. O fins de concerts ! Tout ce que je vois me semble la carcasse brûlée des pièces d'artifice dont l'étincellement inouï dilate encore mes yeux. Oh ! retombée dans l'habituel et le prévu ! Que de fois je me suis jeté dans la boîte obscure et maussade d'un fiacre, les paupières closes sur ma dernière vision de l'orchestre, pareil à un homme qui, après une nuit de sabbat avec des fées, réintégrerait le cercueil ! Le retour de l'opium à la vie a seul de ces horreurs indéfinissables, de ces descentes lentes vers le dégrisement, qui sont une expiation obscure, une stupeur — car on est plus vite habitué à une heure de rêve qu'à trente ans de vie réelle. Cette décoloration de la vie, où l'on se reconnaît comme un spectre, ces gestes qu'il faut refaire, sont une telle douleur ! On quitte souvent l'amour avec joie et force, gardant une fierté, voyant les choses avec plaisir : mais on ne quitte pas la musique sans souffrir. C'est une maîtresse dont la possession ne calme pas.

Souvent, en écrivant des poèmes, j'ai voulu qu'une audition de piano ou de chant dans la pièce voisine fût l'inspiratrice des rythmes. Mais quel désenchantement que cette poursuite de la sonorité avec de faibles mots aux sons courts ! Le vers est au piano ce que celui-ci est au violon : il ne tient pas le son, il juxtapose des accents et ne les lie pas. J'ai bien des fois cherché le moyen de créer cette liaison, de baigner le poème dans une onde de vibrations vocales. La musique alors me raillait et me désespérait par le sortilège de son mystère prolongé. Elle grandit, amplifie, propage les songes, mais elle en défie l'expression verbale, et j'ai su cette torture exceptionnelle d'essayer de sortir de mon art pour suivre la sirène, d'inventer, en disant mes vers à

des amis, toute une musicalité de la diction pour essayer de suppléer à la brièveté tonale des syllabes, pour révéler un peu, avec ma voix inhabile, de cette musique intérieure que je me chante en silence, et qui est le son même de l'âme, et qui ne sortira jamais.

La musique est une prolongation indéfinie du poème, qui parle sur place et se perd à portée de voix. La torture de la musique est en raison de son délice : toucher l'infini exige la rançon d'une douleur proportionnelle. Rien de redoutable à ce degré : l'homme mélomane peut s'attendre à souffrir plus que tout autre. Malheur à lui dans un monde où l'homme n'a préparé aucun rythme de beauté et ne reconnaît pas souvent ceux que la nature recèle ! Il ne pourra plus rien entendre sans un irritant chagrin, et il finira par détester la terre, La-musique lui fait une psychologie spéciale. Elle frôle directement son esprit, elle est, de toutes les sensations terrestres, ce qui lui parvient sans intermédiaire. Elle est sa langue maternelle. Il est entraîné à *penser en sons* comme Inaudi en chiffres et à retraduire sa pensée en mots. Cet état modifie aussi sa morale. On sait, de la part des musiciens, des actes bizarres et plus étranges que de tout autre être. Exilés perpétuels d'une existence où rien ne répond à leur besoin d'harmonie concertante, ils ont les haines et les amours d'étrangers à la vie habituelle. Ce sont des passants. Rien n'exile comme la ferveur de la musique. La vie nourrit le peintre, mais l'amertume de l'insaisissable remonte en le musicien comme une lourde mer, et en son cœur orageux la tempête de l'orchestre ne s'apaisera jamais. En son *ballucination vraie* défilent des cortèges d'idées dont il ne saisit pas les formes. Il est, comme le fumeur d'opium, le Tantale d'un paradis inexorable dont il entend les fêtes derrière le mur décoloré de l'existence commune, il n'en verra jamais rien, et à force de vivre par l'ouïe il devient un aveugle. Sa mentalité désenchantée, tournoyante au maëlstrom de l'harmonie qui n'aura pas de fin, se ramifie aux cellules nerveuses de l'infini. Il est pareil à un homme dans un jardin la nuit, se souvenant des fleurs familières et n'en ayant plus que le parfum. S'il aime, c'est comme étant le revenant de lui-même, attiré tel le meurtrier au lieu du crime, retrouvant en sa maîtresse l'image imparfaite de l'eurythmie qu'il lui a sacrifiée. Rien n'équivaudra ses joies quand son démon s'embrase et resplendit dans la symphonie sanglotante et sublime ; mais rien n'atteindra la mortelle mélancolie du mélomane encore ivre du chant éternel de Scylla, et qui sent fondre en son oreille la cire coulée par ses grossiers compagnons, alors que meurtrissant sa chair aux cordes qui le lient à son mât, il se roidit vers le large de l'infini mélodique, hanté des rêves et sachant que la vie ne les vaut pas.,.

Camille MAUCLAIR.